Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1942)
Heft: 123

Artikel: La vocation de Moïse
Autor: Goy, William
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380413

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VOCATION DE MOÏSE

A la mémoire de mes parents.

Un des principaux attraits des livres prophétiques consiste dans le fait qu'ils nous mettent en contact direct avec des personnalités fort diverses ; nous voyons entre autres comment Dieu s'y est pris pour faire entendre à plusieurs de ces hommes qu'il les réclamait pour son service et les mettait à part, quoi qu'ils pussent au reste penser de cette irruption de Yahvé dans leurs vies. Certains d'entre eux — Esaïe, Jérémie, Ezéchiel — ont laissé de leur vocation un récit qui nous permet de pénétrer profondément dans l'intimité des solennelles rencontres qui ont déterminé leur destinée et fait d'eux les prophètes que l'on sait. D'autres — ainsi Amos, Osée, Michée — n'ont pas raconté aussi explicitement l'expérience initiale de leur ministère, mais en ont dit assez cependant pour qu'à l'aide des allusions éparses dans leurs écrits il soit possible de reconstituer, au moins en partie, leur vocation. Et l'examen attentif et respectueux de ces vocations est l'une des plus sûres voies d'accès au cœur même du phénomène prophétique, qui livre là quelque chose de son mystère.

C'est de la vocation de Moïse qu'il sera question aujourd'hui. Mais, tandis que les autres grands récits de vocations prophétiques ont été écrits par les prophètes eux-mêmes ou par des disciples immédiats de ceux-ci, les narrateurs auxquels nous devons les histoires de la

N.-B. — Travail présenté à la séance d'ouverture des cours de la Faculté de théologie de l'Eglise libre du Canton de Vaud, à Lausanne, le 22 octobre 1941. En vue de l'impression, le texte a été légèrement retouché et abrégé.

vocation de Moïse ont vécu des siècles après lui ; au cours de la longue période de transmission orale, la forme première donnée par Moïse à ses souvenirs s'est perdue, si bien que le témoignage authentique de ce grand serviteur de Dieu est difficile à retrouver. D'autant plus que cette vocation fait l'objet de plusieurs récits, comme nous allons voir. Pour arriver jusqu'à Moïse lui-même et pour saisir la vraie nature de sa vocation, nous avons donc à franchir des obstacles inexistants ailleurs.

Les patients et sagaces efforts de générations de chercheurs et d'exégètes ont ouvert le chemin, et nous ne ferons que mettre en œuvre les résultats obtenus à force de peine par l'analyse critique toujours plus minutieuse du texte biblique.

* * *

Tout lecteur un peu attentif de l'Exode remarque que la vocation de Moïse, racontée une première fois dans les chapitres III et IV, l'est de nouveau aux chapitres VI (dès le verset 2) et VII (v. 1-7), mais avec des différences sur lesquelles nous aurons à revenir.

C'est au verset 23 du chapitre II que commence le premier récit. Dieu entend les cris des Israélites opprimés en Egypte. Au chapitre III, se trouve d'abord (v. 1-5) la scène du buisson ardent, puis (v. 6-22) Dieu déclare à Moïse qu'il veut délivrer les Israélites et qu'il le charge de cette mission. Moïse se défend, et c'est dans le cours du dialogue que se place, v. 13-15, la révélation du nom de Yahvé qui sera désormais celui par lequel les Israélites appelleront leur Dieu. Mais — chapitre IV — Moïse n'est pas encore rassuré sur l'accueil qu'on lui fera, et Yahvé lui confère une puissance miraculeuse, puis lui adjoint comme aide Aaron. Après quoi Moïse se met en route pour l'Egypte, mais le retour est troublé par un dramatique épisode. Les deux hommes arrivent enfin auprès de leur peuple et lui apportent la bonne nouvelle.

Ramenée ainsi à ses éléments essentiels, la narration paraît cohérente. Mais, quand on y regarde de près, cette unité s'évanouit bientôt. Après avoir démêlé avec plus ou moins de bonheur dans le texte actuel deux récits parallèles, on en a discerné un troisième [1]. Nous

(1) Voir EISSFELDT, *Hexateuch-Synopse*, 1922 et *Einleitung in das Alte Testament*, 1934, p. 202 ss., spécialement 213 s. ; BEER, *Exodus*, 1939 (« Handbuch zum Alten Testament », I, 3).

ne pouvons pas entrer ici dans le détail de l'analyse ; mais nous espérons que l'emploi même que nous ferons des matériaux mis par elle à notre disposition justifiera notre adhésion convaincue aux méthodes et aux principales hypothèses de l'école critique contemporaine (1).

Et maintenant, venons-en au fait.

I

La forme la plus ancienne de la tradition n'a pas été conservée en son entier par le compilateur final, ni dans sa disposition primitive qu'on peut rétablir avec beaucoup de vraisemblance comme suit.

II, 23aα. En ce temps-là, le roi d'Egypte mourut (2).

IV, 19-20a. Yahvé dit à Moïse, en Madian : « Va, retourne en Egypte, car tous ceux qui en voulaient à ta vie sont morts ». Moïse prit donc sa femme et son (3) fils, les fit monter sur un âne et retourna au pays d'Egypte.

IV, 24-26. Au cours du voyage, pendant une halte nocturne, Yahvé attaqua Moïse, et il cherchait à le tuer. Séphora prit alors une pierre tranchante, coupa le prépuce de son fils et en toucha les parties de Moïse (4), en disant : « Tu es bien pour moi un époux de sang ». Et Yahvé le laissa... (5).

Après quoi devaient venir des paroles de Yahvé, la vocation proprement dite ; il n'en est resté qu'un fragment, III, 21-22 :

« Je ferai gagner à ce peuple les bonnes grâces des Egyptiens ; aussi, quand vous vous en irez, ne partirez-vous pas les mains vides : vos femmes demanderont chacune à sa voisine et à celle qui séjourne dans sa maison des objets d'argent, des objets d'or et des vêtements que vous mettrez à vos fils et à vos filles. Ainsi vous dépouillerez les Egyptiens. »

IV, 1-9. Moïse répondit: « Et si, refusant de me croire et de m'écouter, ils disent : Yahvé ne t'est pas apparu ? » Yahvé lui dit : « Qu'as-tu à la main ? » Il répondit : « Un bâton. — Jette-le à terre », reprit Yahvé. Il le jeta à terre.

(1) Notre unique propos est d'extraire du texte composite des chap. III et IV les traditions originairement indépendantes. Nous nous abstenons délibérément de nous prononcer sur la question du dédoublement de la source J en L ou J^1 et J ou J^2. — (2) Partout où nous l'avons pu, nous avons adopté et reproduit la traduction de la *Bible du Centenaire* (Société biblique de Paris). — (3) Et non pas *ses* fils, comme porte le texte « arrangé ». Cf. II, 22 et IV, 25. — (4) Hébreu : « Ses » parties à lui, c'est-à-dire probablement de Moïse. — (5) La fin du verset n'offre pas de sens satisfaisant.

Le bâton devint un serpent, devant lequel Moïse prit la fuite. Yahvé dit alors à Moïse : « Avance la main et saisis-le par la queue, — il avança la main et le saisit, et le serpent redevint un bâton dans sa main — afin qu'ils croient que Yahvé, le Dieu de leurs pères, t'est apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ».

Yahvé lui dit encore : « Mets ta main dans ton sein ». Il mit sa main dans son sein, et lorsqu'il la retira, elle était lépreuse, (blanche) comme la neige. Yahvé dit alors : « Remets ta main dans ton sein ». Il remit sa main dans son sein, et lorsqu'il l'en retira, elle était redevenue comme (le reste de) son corps. « S'ils ne te croient pas et n'écoutent pas la voix du premier signe, ils croiront à la voix du second. S'ils ne se laissent pas convaincre même par ces deux signes et ne t'écoutent pas, tu prendras de l'eau du Nil, tu la répandras à terre, et l'eau que tu auras prise dans le Nil deviendra du sang sur la terre ».

IV, 20b-23. Moïse prit à la main le bâton... (1) Et Yahvé dit à Moïse : « Tu te mets en route pour retourner en Egypte ; eh bien ! tous les prodiges que je t'ai donné le pouvoir de faire, accomplis-les devant le pharaon. Mais moi, j'endurcirai son cœur, et il ne laissera pas aller le peuple. Tu diras alors au pharaon : Ainsi parle Yahvé : Israël est mon fils premier-né ; je t'avais dit : Laisse aller mon fils pour qu'il me rende son culte, — et tu as refusé de le laisser aller. Eh bien ! moi, je vais faire périr ton fils premier-né ».

IV, 30b-31a. (Moïse) accomplit les signes en présence du peuple. Et le peuple crut.

Ainsi, marié en Madian, Moïse reçoit de Yahvé, qu'il connaît déjà sous ce nom, l'avis qu'il peut rentrer en Egypte, puisque ceux qui en voulaient à sa vie sont morts. Il part donc avec sa femme et son fils, sans appréhension ni le moindre pressentiment de ce qui l'attend. Pas trace non plus de débats intérieurs : Moïse est un homme simple, tout d'une pièce, qui, sans délai, à ce qu'il semble, a suivi l'impulsion reçue.

Mais voici qu'en cours de route un étrange incident met en danger la vie de Moïse : devenu son ennemi, Yahvé veut le faire périr ! Tout fait supposer que cette histoire obscure n'est pas plus d'origine israélite que celle de la rencontre de Jacob avec le génie du torrent qui voulait l'empêcher de passer (Gen. XXXII, 24 ss.). Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de légendes sacrées d'un certain lieu déterminé, qui, moyennant des retouches, ont passé dans la tradition israélite, laquelle a assimilé à Yahvé ces êtres mystérieux. Dans l'un et l'autre cas aussi, le génie susceptible et malveillant dont les droits ont été

(1) Appelé dans le texte le bâton *de Dieu*, par souci d'harmonisation avec le verset 17 E.

méconnus par un homme doit céder à la fin, ici grâce à la présence d'esprit de Séphora qui le désarme. Cette archaïque histoire représente probablement une version très ancienne de l'origine de la circoncision en tant que pratique rituelle du yahvisme : c'est sur la personne de Moïse que, pour la première fois, elle fut accomplie, alors que, d'après d'autres traditions, elle aurait été instituée pour Abraham déjà (Gen. XVII P), ou, au contraire, seulement au temps de Josué (Jos. V).

Mais qu'une telle légende ait pu être naturalisée en Israël au prix d'un simple transfert d'identité, voilà qui est singulièrement révélateur. Il y eut donc un temps où l'on n'éprouvait ni malaise ni scrupule à se représenter Yahvé sous les traits d'un démon lubrique et sanguinaire. Et, ce qui est plus étonnant encore, le narrateur qui a recueilli cette antique légende semble lui attribuer, dans l'histoire de Moïse, la place et le rôle d'une rencontre décisive avec Dieu, d'une révélation capitale, d'une initiation à une connaissance supérieure de Yahvé !

En envoyant Moïse en Egypte pour libérer son peuple, Yahvé s'engage à faire réussir l'entreprise : il inclinera les Egyptiens à rendre service aux Israélites. Sous prétexte d'emprunter à leurs voisines égyptiennes des bijoux et des vêtements d'apparat en vue d'une solennité religieuse, les femmes des Hébreux devront en réalité dépouiller les Egyptiens, et c'est Yahvé qui l'ordonne. Le mensonge et la ruse sont parfaitement légitimes, parce qu'à l'égard d'étrangers tout est permis, et Yahvé lui-même ne demande pas mieux que de leur porter préjudice.

Pas plus qu'il n'a hésité à rentrer en Egypte, Moïse ne recule devant la mission qui lui est confiée. Seulement il craint de passer pour un imposteur et de s'entendre dire : « Yahvé ne t'est pas apparu ». Ce qui implique que les Israélites d'Egypte connaissaient déjà Yahvé par son nom.

Yahvé montre alors à Moïse comment s'y prendre pour convaincre les sceptiques. « Qu'as-tu là dans la main ? — Un bâton ». Un bâton quelconque, mais qui, manié selon les règles de l'art, deviendra un serpent. Yahvé enseigne ensuite à son élève comment disposer de la lèpre, et il lui indique encore, par précaution, un troisième signe, mais qui ne peut pas être essayé séance tenante. Ainsi, Yahvé est un maître-magicien, qui donne à Moïse des leçons, lui apprend des tours !

L'un des effets de ces prodiges sera de porter à son point culminant la méchanceté du roi ; car Yahvé lui-même fera en sorte qu'il ne cède pas, afin de pouvoir le frapper d'autant plus durement en la personne de son fils, juste châtiment des traitements infligés au fils premier-né de Yahvé.

Mais le récit de la rencontre de Moïse avec le pharaon est tombé, et il nous est seulement dit que l'autre effet des signes, qui était de persuader les Israélites, fut atteint : le peuple crut. Le narrateur se borne du reste à dire que Moïse exécuta les signes, et cela sans doute parce qu'à ses yeux cette activité de thaumaturge était de toute première importance et conférait à sa personne son caractère le plus remarquable.

Tel est le premier récit de la vocation de Moïse. Ce n'est pas son archaïsme qui nous intéresse le plus, mais la lumière qu'il jette sur les croyances religieuses et les idées morales et sur la tradition mosaïque répandues à une certaine époque et dans certains milieux.

II

Combien différente est l'idée que donne de cette heure providentielle le deuxième récit de la vocation de Moïse, tiré du document yahviste J !

III, 1a. Moïse faisait paître les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian. Un jour qu'il avait mené le troupeau au delà du désert,

III, 2-4a. l'ange de Yahvé (1) lui apparut dans une flamme (qui sortait) du milieu d'un buisson (2). Il regarda, et voici que le buisson flambait, mais ne se consumait pas. Moïse se dit : « Je vais me détourner de mon chemin pour examiner ce spectacle extraordinaire (et voir) pourquoi le buisson ne se consume pas ». Yahvé vit qu'il se détournait de son chemin pour regarder (de plus près).

III, 5 (plus deux mots du v. 4b). Il lui dit du milieu du buisson : « N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est un sol sacré ».

(1) Le narrateur anticipe en dévoilant d'emblée que c'était l'ange de Yahvé qui se manifestait dans la flamme. Moïse n'en savait rien. De plus, il est probable que, dans la forme la plus ancienne du récit, il était question de Yahvé lui-même et pas de l'ange, qui disparaît complètement, à partir du v. 4, au profit de Yahvé. — (2) En hébreu le substantif est muni de l'article.

III, 7-8. Et Yahvé dit : « Il y a longtemps que j'ai vu la détresse de mon peuple qui est en Egypte ; j'ai entendu les cris que lui arrachent ses oppresseurs ; oui, je connais ses souffrances. Je suis donc descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens et pour le faire passer, de ce pays-là, dans un bon et vaste pays, un pays qui ruisselle de lait et de miel...(1).

III, 16-20. Va, rassemble les anciens d'Israël, et dis-leur : Yahvé, le Dieu de vos pères, m'est apparu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il m'a dit : Je vous ai visités, (je me suis rendu compte de) ce qu'on vous a fait en Egypte. Il a dit (2) : Je vous tirerai de la misère que vous endurez en Egypte et je vous ferai monter... dans un pays qui ruisselle de lait et de miel. — Ils t'écouteront. Alors tu iras, avec les anciens d'Israël, trouver le roi d'Egypte et vous lui direz : Le Dieu des Hébreux s'est présenté à nous. Laisse-nous donc aller à trois journées de marche dans le désert, pour offrir des sacrifices à Yahvé, notre Dieu. — Mais je sais que le roi d'Egypte ne vous laissera pas partir, s'il n'y est contraint par la force. C'est pourquoi j'étendrai ma main, et je frapperai l'Egypte par tous les miracles que j'accomplirai dans son sein. Ensuite le roi vous laissera aller ».

IV, 18. Moïse s'en retourna chez Jéthro, son beau-père, et lui dit : « Laisse-moi retourner auprès de mes frères en Egypte, pour voir s'ils sont encore en vie ». Et Jéthro dit à Moïse : « Va en paix ».

IV, 29. Moïse partit (3). Il assembla tous les anciens des Israélites.

IV, 31b. Quand ils entendirent raconter que Yahvé avait visité les Israélites et qu'il avait égard à leurs souffrances, ils s'inclinèrent et se prosternèrent.

Un jour donc que, poussé par la nécessité de trouver de nouveaux pâturages, Moïse avait emmené le troupeau « au delà du steppe », en une région éloignée du campement de Jéthro, mais où il savait peut-être qu'il y avait un lieu sacré, il vit inopinément un spectacle extraordinaire : un buisson en flammes, mais qui ne se consumait pas. On comprend bien qu'il ait eu la curiosité d'aller regarder de près. Et voici qu'un second phénomène, tout aussi extraordinaire, se produisit : sans qu'on vît personne, une voix retentit, sortant du feu : « N'approche pas ! Déchausse-toi ! Tu foules le sol d'un emplacement réservé à la divinité ! » Il est évident que l'auteur, sans le dire, situe le buisson *(senè)* au Sinaï. Comme tant d'autres histoires d'arbres sacrés, celle-ci témoigne de l'existence de croyances animistes dans

(1) L'énumération qui suit des diverses populations du pays a probablement été ajoutée après coup. — (2) La leçon de la LXX nous paraît préférable à celle du texte reçu : *et j'ai dit.* Elle marque une pause entre la première déclaration, relative au passé, et la deuxième, qui vise l'avenir. — (3) Le texte reçu lui adjoint Aaron ; mais l'intervention tout à fait inattendue de celui-ci est une invention pure et simple du compilateur, qui a combiné ce récit avec celui de E, où Aaron figure.

l'ancien Israël. Mais surtout nous avons de nouveau affaire à une légende cultuelle, probablement d'origine non israélite, destinée à expliquer pourquoi un certain buisson devait être vénéré depuis qu'un berger quelconque avait découvert que la divinité y demeurait. En Israël, cette divinité est devenue Yahvé, et ce berger, Moïse.

Bref, ayant averti Moïse de sa présence, Yahvé le met aussitôt au courant de ses projets : connaissant les souffrances d'Israël en Egypte, il veut le tirer de là et le conduire dans un autre pays, spacieux et plantureux (1). Comme dans les versions parallèles, c'est Yahvé qui prend l'initiative de l'entreprise libératrice. Il y avait longtemps qu'il y songeait, mais il lui fallait un homme pour l'exécution. Au buisson, ce n'est pas seulement Moïse qui a rencontré Dieu, c'est aussi Yahvé qui a rencontré Moïse et a mis la main sur lui. Dans le fait que Moïse s'est dirigé inconsciemment vers une région inconnue, le narrateur voit certainement une manifestation de la providence divine qui conduit les événements ; il n'en reste pas moins que Yahvé a dû attendre que Moïse vînt au buisson pour pouvoir lui parler. Sans donc qu'il ait besoin de se présenter, mais en évoquant simplement les souffrances des Israélites, Yahvé confie à Moïse ses pensées et le charge de la périlleuse mission d'affranchir ce peuple ; qu'il aille dire aux anciens : « Yahvé, le Dieu de vos pères, m'est apparu ; il connaît votre état, il prend fait et cause pour vous ».

Ce Dieu des ancêtres était déjà Yahvé. L'œuvre de Moïse ne débute pas par une révélation nouvelle. Cela est absolument conforme aux idées du J d'après lequel Yahvé avait été connu et adoré dès les origines de l'humanité (cf. Gen. IV, 26 et IV, 1, qui représente encore une autre tradition). La connaissance de Yahvé n'est pas un privilège historique d'Israël, dont l'élection ne remonte que jusqu'à Abraham.

C'est aux anciens que Moïse doit d'abord s'adresser, et c'est avec eux qu'il devra se rendre auprès du pharaon pour le solliciter de permettre aux Hébreux d'aller au désert, à trois journées de marche, pour qu'ils puissent s'acquitter de leurs devoirs religieux envers Yahvé. Car le seul culte agréé de la divinité et par conséquent efficace est celui qui est lui rendu en son sanctuaire, son habitation.

(1) De certains textes de Ras Shamra il ressort que l'expression *pays ruisselant de lait et de miel* a tout un passé mythologique ; mais les auteurs bibliques n'en avaient plus aucune idée. Voir DUSSAUD, *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, 1re édition, 1937, p. 79 s.

L'auteur n'hésite pas à dire que c'est Yahvé en personne qui a indiqué à Moïse le prétexte à invoquer. L'habileté, la ruse sont encore, au jugement de ce narrateur, des qualités, sinon des vertus divines.

Yahvé prévoit bien et ne dissimule pas à Moïse que le pharaon repoussera cette requête. Aussi Dieu opérera-t-il en Egypte des prodiges, dont la nature n'est pas indiquée, qui le forceront à laisser aller les Israélites. Sans tergiverser, Moïse donne suite à l'ordre reçu et retourne chez son beau-père ; on nous laisse le soin de nous imaginer les pensées qui devaient s'agiter en lui après cette intervention de Yahvé et devant la tâche qui lui était assignée.

Moïse ne dit pas à Jéthro ce qui s'est passé, mais déclare seulement qu'il désire aller voir à quoi en sont les siens. Il n'a pas voulu livrer son secret, ni alarmer son beau-père. Et il part seul. En Egypte, les anciens l'accueillent comme le libérateur providentiel et le chef envoyé par Dieu.

La raison alléguée par Moïse à Jéthro est parfaitement naturelle et bien dans la ligne de ses interventions antérieures en faveur de ses frères opprimés ; s'il a dû s'enfuir, il ne les a pas oubliés, et il n'a cessé de se demander ce qu'il pourrait bien faire pour eux. Sa générosité native et son tempérament de chef suffiraient à expliquer sa démarche.

Mais ce que Moïse n'a pas dit à Jéthro est bien plus important et fut bien plus décisif, à savoir l'expérience religieuse qu'il avait faite. Nous ne pouvons la reconstituer qu'approximativement, parce qu'en toute expérience religieuse authentique il y a une part de mystère qui défie toute explication rationnelle, et aussi parce que la légende qui prétend rapporter les détails de l'expérience faite par Moïse au désert ne fait que nous la rendre, en réalité, plus difficile à saisir. En effet, autant il est sûr qu'à un moment donné Moïse a reçu une impulsion divine qui a précisé ses aspirations, ses intentions, en les haussant au niveau d'un appel personnel de Dieu, et qui a mis fin ainsi à ses hésitations, autant l'épisode du buisson est en soi obscur. Il est la réponse que la tradition accueillie par notre écrivain a cru pouvoir donner à la question : que s'est-il passé au juste dans l'âme et l'esprit de Moïse ? Comment Dieu lui a-t-il parlé et communiqué la certitude qu'il devait rentrer en Egypte pour en faire sortir les Israélites malheureux ? Comme en nombre d'autres cas, la tradition populaire dont J est l'écho a matérialisé un événement de nature spirituelle

dont elle ne pouvait pas comprendre la véritable essence. Comme, d'une part, la légende sacrée du buisson du désert avait pénétré dans la tradition israélite, comme, d'autre part, Moïse avait reçu au steppe sa vocation, l'imagination populaire rapprocha à la longue les deux choses ; c'est ainsi que le *numen* du buisson devint Yahvé, le Dieu des pères et de Moïse. Ainsi encore s'explique la contradiction entre la conception, défendue ailleurs par le Yahviste, de Yahvé comme Dieu créateur, qui veille de haut sur son peuple, et l'idée d'une divinité liée à un lieu, à un buisson, qui est censée se révéler au moyen de phénomènes dont nous savons qu'ils sont illusoires ou imaginaires (1). Du reste, si nous ne pouvons pas, à l'instar du narrateur, croire à la réalité historique du fait matériel de la présence de Dieu dans la flamme, l'expérience religieuse dont ce fait doit exprimer la nature et caractériser la substance n'en est pas moins certaine : le jeune et ardent Moïse fut investi d'une mission qui répondait à ses préoccupations, à ses aspirations, à son tempérament.

Comme dans le premier récit, Moïse est prévenu dès sa vocation que le pharaon résistera ; les conséquences de cette attitude ne sont pas les mêmes dans les deux traditions. Mais il est légitime de se demander si l'une et l'autre n'ont pas reporté à ce moment-là, sous forme de prédictions divines, ce qu'elles savaient s'être produit en fait dans la suite. Si vraisemblable que puisse paraître au premier instant une réponse affirmative à cette question, d'autant plus que nous n'avons pas les *ipsissima verba* de Moïse, mais des traditions arrivées bien longtemps après lui à leur forme définitive, il faut se rappeler que des prophètes tels qu'Esaïe et Jérémie affirment avoir été avertis par Dieu dès leur vocation qu'ils rencontreraient des difficultés, des oppositions, et même que leur ministère aurait des résultats négatifs. Il est donc tout à fait possible que les deux versions aient conservé, sur ce point, un souvenir authentique.

Notons en passant que la seule allusion faite ailleurs dans l'Ancien Testament à la scène du buisson se trouve au Deutéronome (XXXIII, 16).

(1) Le prétendu phénomène qui a donné naissance à la légende du buisson incombustible et de la voix divine sortant de la flamme n'aurait-il peut-être été, à l'origine, qu'un de ces astucieux artifices dont les prêtres de nombre de sanctuaires — et pas seulement antiques ou païens — se sont servis pour capter et exploiter la crédulité populaire ?

III

C'est dans une autre lumière encore que le troisième narrateur (l'Elohiste E) a placé ces événements. Le début du récit manque ; il correspondait sans doute à celui du précédent.

III, 1bβ. (Moïse) arriva à la montagne de Dieu, au Horeb.

III, 4b. Et Dieu l'appela (1), disant : « Moïse ! Moïse ! » Celui-ci répondit « Me voici ».

III, 6. Il dit : « Je suis le Dieu de tes pères (2), le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ». Moïse se cacha le visage, car il n'osait pas fixer ses regards sur Dieu.

III, 9-13. ...(3) « Le cri des Israélites est venu jusqu'à moi et j'ai vu l'oppression que les Egyptiens font peser sur eux ; va donc, je t'envoie vers le pharaon, et tu feras sortir d'Egypte mon peuple, les Israélites ».

Moïse répondit à Dieu : « Qui suis-je pour aller vers le pharaon et pour faire sortir d'Egypte les Israélites ? » Et Dieu dit : « Je serai avec toi, et voici le signe que c'est moi qui t'ai envoyé : quand tu auras fait sortir d'Egypte le peuple, vous servirez Dieu sur cette montagne ».

Moïse dit à Dieu : « Quand j'irai vers les Israélites et que je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, — s'ils me disent : Comment s'appelle-t-il ? que leur répondrai-je ? »

III, 15. Dieu dit... (4) à Moïse : « Tu diras ainsi aux Israélites : C'est YAHVÉ, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, qui m'a envoyé vers vous. — C'est là mon nom pour l'éternité ; c'est ainsi qu'on devra m'invoquer d'âge en âge » (5).

IV, 10-17. Moïse dit à Yahvé : « Ah ! Seigneur, je ne suis pas doué pour la parole, je ne l'ai pas été dans le passé, et je ne le suis pas devenu depuis que

(1) Les mots *du milieu du buisson* doivent être restitués au texte J ; cf. ci-dessus. — (2) Leçon du texte samaritain, probablement préférable à celle de l'hébreu *ton père*. — (3) *Maintenant* est une cheville introduite par le rédacteur final. — (4) *Encore* a été inséré pour harmoniser les v. 14 et 15. — (5) Pour des raisons que nous ne pouvons exposer ici, nous estimons que les v. 14 et 15 contiennent deux déclarations parallèles dont la seconde seulement doit être considérée comme la réponse de Dieu à la question de Moïse au v. 13. La première est une glose étymologique sur le nom que Dieu se donnera au v. 15 ; du reste, en parlant de lui-même, Dieu se désigne par une forme verbale à la première personne, tandis que le nom de Yahvé est censé être la troisième personne. De plus, la formule : « Je suis qui je suis » revient à dire que Dieu se dérobe, ne livre pas son secret ; il est un être mystérieux et impénétrable, qui ne permet pas à l'homme de le définir et de le nommer ; il est un Dieu caché. Le sens du nom Yahvé est encore incertain. Voici la traduction de ce v. 14 : Dieu dit à Moïse : « JE SUIS QUI JE SUIS ». Puis il ajouta : « Tu répondras aux Israélites : C'est JE SUIS qui m'a envoyé vers vous ».

tu parles à ton serviteur, car j'ai la bouche et la langue pesantes ». Yahvé lui répondit : « Qui a donné une bouche à l'homme ? Qui rend muet, sourd, boiteux ou aveugle ? N'est-ce pas moi, Yahvé ? Va donc, je serai avec toi quand tu parleras, et je t'enseignerai ce que tu devras dire ».

Mais Moïse dit : « Ah ! Seigneur, envoie qui tu voudras (mais non pas moi) ! » Alors la colère de Yahvé s'enflamma contre Moïse, et il dit : « N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le lévite ? Je sais qu'il parle fort bien. Le voici justement qui vient à ta rencontre, et quand il te verra, son cœur sera dans la joie. Tu lui parleras, tu mettras les paroles dans sa bouche. Et moi, je serai avec toi et avec lui quand vous parlerez, et je vous enseignerai ce que vous aurez à faire. C'est lui qui portera la parole pour toi devant le peuple ; ainsi il sera ta bouche, et tu seras Dieu pour lui (= l'inspirateur). Prends à la main ce bâton, avec lequel tu accompliras les signes ».

IV, 27-28, 30a. Yahvé dit à Aaron : « Va à la rencontre de Moïse au désert ». Aaron partit ; et, ayant rejoint Moïse à la montagne de Dieu, il le baisa. Moïse fit connaître à Aaron toutes les paroles que Yahvé l'avait chargé de redire et tous les signes qu'il lui avait ordonné d'accomplir... Aaron rapporta toutes les paroles que Yahvé avait dites à Moïse.

Bien qu'il ait subi quelques mutilations, ce récit est parfaitement cohérent. Un jour, Moïse arrive à la montagne de Dieu, nommée Horeb (1). Elohim appelle Moïse par son nom, dans des conditions qui ne sont pas rapportées, et se présente lui-même comme le Dieu des pères. Saisi de crainte, car, est-il dit, il n'osait fixer les regards sur Elohim, qui devait donc être présent sous une forme visible, corporelle, Moïse se couvre le visage. Dieu a entendu les plaintes des Israélites accablés ; il adresse vocation à Moïse et le charge de les faire sortir d'Egypte. Alors un dialogue s'engage :

Moïse : Mais, qui suis-je pour cela ?

Yahvé : Je serai avec toi.

Et cette promesse est confirmée par un signe. Signe étrange, à la vérité : « Quand tu auras fait sortir d'Egypte le peuple, vous rendrez votre culte à Elohim sur cette montagne ». Ce signe ne s'accomplira donc que lorsque Moïse aura obéi ! Voilà bien de quoi le jeter dans de nouvelles perplexités ! Et pourtant Dieu ne se moque pas de lui ; mais il veut être *cru* sur parole ; il commande, il a un plan, il en remet à un homme l'exécution, en lui promettant son aide ; cet homme n'a qu'à obéir, qu'à marcher ; c'est ainsi qu'il répondra aux

(1) La position géographique de cette montagne est incertaine ; on a des motifs de penser que le Horeb et le Sinaï étaient primitivement deux sommités ou massifs différents.

desseins de Dieu. Si donc Moïse croit et obéit, il verra se réaliser cette chose incroyable : ici, en ce lieu même où il est à cette heure seul avec Elohim, le peuple tout entier, échappé d'Egypte, rendra son culte à Dieu ! Quand il verra cela de ses propres yeux, Moïse ne pourra pas manquer d'y reconnaître la sanction de sa vocation, de sa mission, et il comprendra que le signe annoncé était de nature non pas physique, mais spirituelle.

Et le dialogue continue :

— Et quand je dirai aux Israélites que je viens de ta part, que leur répondrai-je s'ils me demandent qui tu es ?

— Que je suis Yahvé, le Dieu des patriarches.

— Mais je ne sais pas parler !

— Eh bien ! je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu auras à dire.

Serré de près, à bout d'arguments, Moïse refuse la mission : « Envoie quelqu'un d'autre ! »

Alors Yahvé s'irrite ; mais, sans tenir compte du refus de Moïse, il lui apprend comment s'accomplira la promesse qu'il vient de faire « d'être avec sa bouche » : son frère Aaron, qui sait parler, sera son organe, et Yahvé lui-même leur enseignera ce qu'ils devront faire. De plus, Dieu remet à Moïse un bâton avec lequel celui-ci accomplira des signes destinés à l'accréditer auprès du peuple comme l'envoyé de Dieu.

Sur un autre théâtre, Dieu avait déjà ordonné à Aaron de rejoindre Moïse au désert. Plus question d'une autorisation que Moïse aurait sollicitée de son beau-père : il part tout droit avec Aaron. Et celui-ci transmet aux Israélites le message que Yahvé avait donné à Moïse.

On le voit: du récit yahviste à celui-ci, le thème, qui est bien le même, s'est modifié sensiblement et enrichi. Moïse est un hésitant, qui cherche à éluder la volonté de Dieu ; il ne sait pas qui est la divinité qui lui parle, et la vocation s'accompagne d'une scène de révélation ; au lieu d'agir seul, il sera secondé par son frère ; Jéthro est passé sous silence, tout comme le buisson sacré ; le lieu de la rencontre avec Dieu est la montagne d'Elohim ; Moïse est pourvu par Dieu d'un bâton aux propriétés merveilleuses. Les anciens d'Israël ne jouent aucun rôle, et il n'est pas fait mention de la résistance du pharaon. Relevons spécialement un ou deux de ces points.

Jusqu'alors Moïse ne connaissait pas Yahvé par ce nom ; non seulement la communication qui lui en fut donnée fut un élément capital

de l'expérience religieuse aux répercussions incalculables qui allait décider de sa carrière ; mais encore elle inaugura une phase nouvelle de la révélation, comme des destinées d'Israël, lequel avait ignoré qui était son Dieu. Notre auteur défend donc ici une théorie évolutionniste de la révélation : le Dieu des pères, jusqu'alors anonyme ou désigné par des expressions inadéquates, sera désormais appelé d'un nom qu'il aura communiqué lui-même, mais qui est en somme tout conventionnel et qui masque plus qu'il ne la dévoile sa véritable identité et son essence.

Les historiens de la religion d'Israël en sont encore à se demander quelle est la provenance de ce nom ; tout fait supposer qu'elle n'est pas israélite. Car c'est bien Moïse qui l'a introduit (en effet, la tradition E doit avoir raison contre celle des documents plus anciens) ; d'où le connaissait-il donc lui-même ? Une hypothèse étayée par de nombreuses données bibliques veut qu'il l'ait rencontré chez les Qénites (un clan madianite) [1].

Ceci nous amène à la question du contenu de l'expérience religieuse de Moïse lors de sa vocation, et de ce que Yahvé devint alors pour lui. Il comprit là, tout à coup, que Yahvé, le nom de la divinité étrangère, était en réalité celui du Dieu des pères, et que c'était Yahvé qui, sans même être connu par son nom, avait conduit les ancêtres, et qui maintenant l'appelait, lui. Dans quel ordre ces deux certitudes s'imposèrent à lui, il serait téméraire de prétendre le savoir. Mais ne devons-nous pas admirer avec gratitude la méthode de Dieu qui, pour se rendre accessible à Moïse, n'a pas craint, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'endosser l'habit d'un autre, quitte à s'en dépouiller ensuite pour se faire connaître tel qu'Il est en réalité ? De fait, dès le temps de Moïse, le Yahvé qénite a disparu pour toujours, tandis que le Dieu de la révélation, qui a pris le nom de Yahvé, a été d'emblée tout autre chose, pour Moïse et pour son peuple après lui, que le dieu étranger. Certes la vérité ne s'est dégagée tout entière que peu à peu, mais Dieu n'a pas peur d'attendre et de laisser à la semence de vie le temps de germer et de pousser avant de produire ses fruits.

A distance, du point de vue de l'Evangile, il nous paraît que c'est bien de cette manière qu'il faut comprendre ce qui s'est passé. Nous

(1) Cf. L. Köhler, *Theologie des Alten Testaments*, 1936, p. 27 s. et Beer, *Exodus*, p. 30 s.

avons là un prélude de l'événement culminant de l'histoire de la révélation et de la rédemption, à savoir Dieu manifesté en chair. Moïse n'a certainement pas mesuré toute la signification et la portée de la révélation dont il avait été gratifié. Longtemps encore, lui-même et son peuple ont pu garder sur Dieu certaines idées compatibles avec la foi au Yahvé qénite, mais incompatibles avec la foi au Yahvé de la révélation ; il n'en reste pas moins que Yahvé fut dès lors le Dieu de Moïse et devint par son intermédiaire le Dieu d'Israël, irrévocablement ! L'auteur des derniers versets du Deutéronome a pu écrire à bon droit qu'il n'a pas paru en Israël de prophète semblable à Moïse ; il voyait la preuve de cette dignité incomparable dans les signes et les prodiges accomplis par celui-ci (Deut. XXXIV, 10) ; nous croyons plutôt que c'est parce qu'à Moïse fut accordé le privilège unique de transmettre à des tribus hébraïques éparses une révélation authentique, riche de promesses et de perspectives inouïes ; les prophètes n'ont pu que se référer à lui ; un seul est plus grand que lui, qui a apporté au monde une révélation plus auguste encore, et, celle-là, définitive, mais qui eût été impossible sans la révélation préalable dont Moïse fut l'instrument.

Au reste, notre auteur ne dissimule pas le combat intérieur que Moïse dut soutenir avant d'accepter sa vocation. Mis en présence d'une mission divine, il se débat, cherche à échapper, résiste, et, en fin de compte, refuse. La peur des responsabilités : voilà ce qui arrêtait Moïse, même quand il eut compris qui voulait les lui imposer. Et il faut bien lui accorder des circonstances atténuantes : comment lui, qui n'était qu'un vulgaire Hébreu parmi les autres, un berger, pouvait-il envisager de se présenter devant le pharaon ? Il ne possédait pas l'art de la parole ; il se heurterait inévitablement à un refus : les Egyptiens n'avaient pas d'ordre à recevoir de la divinité, parfaitement inconnue, d'une insignifiante peuplade tolérée dans les limites du royaume parce qu'elle fournissait une main-d'œuvre peu coûteuse! Oui, l'on comprend Moïse! Mais combien admirable est la patience de Dieu, qui poursuit cette volonté récalcitrante jusque dans ses derniers retranchements et qui, à la fin, au lieu de frapper Moïse, lui accorde un secours inattendu ! Comme en maintes autres occasions dans la Bible, Dieu vient en aide à son serviteur non pas en supprimant les difficultés ou en le relevant de sa mission, mais en lui donnant les moyens de s'en acquitter.

Au point de départ de la tradition E il dut y avoir quelques allusions

de Moïse aux perplexités où le jeta sa vocation. Mais surtout la comparaison de ce récit avec les autres montre que l'auteur y a mis sa marque. Aux expériences de Moïse faisaient peut-être écho chez lui certaines expériences personnelles ; en tout cas il a eu, de cette expérience décisive de Moïse, une vue beaucoup plus profonde que les précédents narrateurs ; il s'est mis à sa place et n'a pas eu de peine à se représenter la lutte qui avait dû se dérouler dans l'âme du futur libérateur d'Israël. Cette pénétration psychologique et spirituelle dénote chez cet écrivain une observation réfléchie de la vie religieuse et morale, et elle fait de lui un précurseur de Jérémie et du poète de Job.

IV

Maintenant, dira-t-on, de ces trois versions de la vocation de Moïse, quelle est celle qui possède le plus de valeur historique ? Le premier récit est chronologiquement plus proche de Moïse que les autres ; ces derniers, et très particulièrement le troisième, témoignent du travail de la réflexion, d'une épuration des sentiments, d'un progrès des idées religieuses ; est-ce à dire qu'ils soient moins véridiques, moins conformes à la réalité que le premier, plus naïf, et dégagé des préventions des âges subséquents dont la vision de la vocation de Moïse fut altérée par des légendes venues d'ailleurs ou par des spéculations théologiques ? Nous verrons tout à l'heure que l'évolution ultérieure de la tradition peut fournir un argument en faveur de cette manière de voir. Néanmoins ce raisonnement est faux. L'âge littéraire présumé des divers récits est bien loin de constituer un critère suffisant en une telle matière. Car l'intelligence d'un fait spirituel ne dépend pas avant tout de la plus ou moins grande proximité dans le temps de l'événement et de l'historien, mais bien plutôt du degré de pénétration, de sympathie, d'aptitude à comprendre ce qui se passe au fond de l'âme, à exprimer ce qui est ineffable et d'autant plus ineffable que c'est plus grand, plus extraordinaire, plus inaccessible à l'expérience et à la logique du commun des hommes. Ce n'est pas du premier coup ni au premier venu que les grandes personnalités religieuses se livrent. Suivant que les témoins d'un événement de nature spirituelle sont plus ou moins aptes à discerner et à juger, ils l'interpréteront d'une manière plus ou moins grossière, plus ou moins spirituelle [1].

(1) Cf. Jean XII, 28*b*-29.

En outre, chacun des biographes de Moïse a son génie particulier, ses idées. Une analogie s'offre à l'esprit : qui nous dira lequel des évangélistes a déformé l'image de Jésus ou l'a au contraire reproduite avec le plus de fidélité et de vérité ? De même ici. Chacun des narrateurs a recueilli une tradition et y a mis son cachet personnel. Ces traditions diverses étaient déjà lourdes de toute la signification qu'elles avaient prise dans les milieux divers où elles s'étaient conservées. Plus grand est un caractère, plus mystérieuse est sa personne, plus inscrutable le secret de son âme, plus aussi la légende risque de s'en emparer ; c'est que l'imagination de la masse, frappée par les dimensions exceptionnelles de cette personnalité, par la puissance et le rayonnement de sa pensée et de son œuvre, ne connaît d'autre moyen, pour exprimer sa surprise, son admiration, son adhésion, que de faire intervenir, pour expliquer cette vie, des facteurs surnaturels ; comme les mesures et les critères valables pour les autres hommes ne peuvent pas être appliqués à celui-là, il ne reste plus qu'à le mesurer à une autre aune ; et c'est ainsi que sa figure véritable est déformée par toute sorte de retouches, de surcharges, de traits empruntés à d'autres héros... Et l'auréole dissimule son vrai visage.

A nous de dégager si possible ce vrai visage. Pouvons-nous donc, je ne dis pas retrouver complètement, sans risque d'erreur ou d'omission, le Moïse de l'histoire, mais au moins discerner quelque chose de l'expérience qui fit de lui le libérateur d'Israël et l'organe d'une révélation authentique de Dieu ?

Sur certains points essentiels il y a un accord de fond entre les trois traditions : une rencontre avec Dieu, — inopinée d'après J et E, précédée d'une invitation à retourner en Egypte d'après la première tradition — a pris le caractère d'une révélation par laquelle Dieu s'est donné à connaître d'une manière plus personnelle et précise. Et la mission de Moïse est la même dans les trois versions.

De ces données concordantes il ressort que Moïse a passé, comme les grands prophètes, par une expérience religieuse qui a donné à sa vie une direction imprévue, marqué tout son être d'une empreinte indélébile, et fait de lui une personnalité nouvelle. Dieu est intervenu ; dès lors Moïse fut un autre homme. Nous ignorons quel pouvait bien être son état religieux et spirituel avant ce jour-là ; toujours est-il qu'à partir de ce moment il fut le prédicateur de Yahvé.

Mais nos trois auteurs n'ont pas compris de la même façon le drame et les personnages.

Le Yahvé du premier récit est un Dieu partisan, qui épouse la

cause de son peuple jusqu'à faire fi de tout scrupule à l'égard de l'étranger ; c'est un Dieu farouche, qui tient du démon, et qui communique à Moïse une puissance magique irrésistible. Ayant découvert que son Dieu est cela, Moïse entre sans hésitation dans la voie qui lui est ouverte, et le magicien est digne de son Dieu.

D'après J, Yahvé commence par marquer les distances entre lui et l'homme, et celui-ci éprouve un sentiment de crainte respectueuse. Ce que Yahvé découvre à Moïse, c'est sa sollicitude pour son peuple, laquelle, bien qu'invisible, a toujours été éveillée et active. Le pharaon sera récalcitrant, et des châtiments pourront seuls le contraindre à accorder une demande qui n'est qu'un prétexte. Moïse, de son côté, n'oppose pas de résistance ; mais, gardant pour lui ses appréhensions, il juge prudent de laisser sa femme et son fils auprès de Jéthro en Madian.

Nous avons vu la sobre et saisissante description du combat intérieur qui, d'après E, a dû se livrer en Moïse mis en face de sa vocation. Combat dont l'une des causes fut d'ordre intellectuel, théologique : « Qui es-tu, en définitive, ô Dieu ? » — et l'autre d'ordre moral et religieux : « J'hésite à te faire confiance et à courber ma volonté devant la tienne... ». Ce narrateur a bien compris et fait comprendre que l'expérience qui devait faire d'un Israélite quelconque le Moïse de l'exode avait dû être singulièrement solennelle, douloureuse même, qu'elle s'était déroulée en plusieurs phases, et qu'elle avait comporté, de la part de Dieu, un acte d'élection et un acte d'autorité, puis l'octroi d'une grâce, et, de la part de l'homme, le difficile renoncement à sa volonté propre et un acte de confiante obéissance.

En conclusion, lequel de ces récits est le plus proche de la vérité historique ? Accusera-t-on l'un ou l'autre auteur de l'avoir travestie, en bien ou en mal ? A mots plus ou moins couverts, Moïse avait parlé à des familiers de l'heure où Dieu l'avait arrêté et appelé. Mais il n'avait pu s'exprimer que dans le langage de son temps, c'est-à-dire en un langage très concret ; certaines circonstances extérieures, peut-être toutes fortuites, les lieux, le cadre naturel, étaient étroitement mêlés, pour lui, au souvenir de cette heure, comme cela arrive à chacun de nous ; enfin, il est bien possible et même probable que personne, dans l'entourage de Moïse, n'ait été en état de comprendre une telle expérience et que, de ce fait, la tradition se soit attachée à des éléments secondaires, se soit même incorporé des éléments étrangers, qui finirent par faire oublier la vérité spirituelle. Voilà qui suffit

à expliquer la genèse de traditions telles que les deux premières, et qui permet de reconnaître plus de vraisemblance à la tradition pourtant postérieure de E, lequel revient à une intelligence plus saine, plus riche, d'un des événements capitaux, non seulement de l'histoire religieuse d'Israël, mais de la révélation.

V

II, 23b-24. Les Israélites, gémissant sous la servitude, poussèrent des cris, et leur plainte monta jusqu'à Dieu, du fond de leur servitude. Dieu entendit leurs gémissements et se souvint de son alliance avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob. Dieu regarda les Israélites... (1)

VI, 2-12. Dieu parla à Moïse. Il lui dit : « Je suis Yahvé. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El-Chaddaï ; mais je ne leur ai pas fait connaître (2) mon nom de Yahvé. Moi qui ai fait alliance avec eux, promettant de leur donner le pays de Canaan, ce pays où ils ont séjourné comme étrangers, j'ai entendu les gémissements des Israélites asservis par les Egyptiens, et je me suis souvenu de mon alliance. C'est pourquoi dis aux Israélites : Je suis Yahvé ; je vous soustrairai aux corvées et vous délivrerai de la servitude que vous imposent les Egyptiens ; en étendant le bras, je vous affranchirai par de grandes manifestations de ma justice. Je ferai de vous mon peuple, je serai votre Dieu, et vous reconnaîtrez que je suis votre Dieu, moi Yahvé, qui vous aurai soustrait aux corvées de l'Egypte. Je vous ferai entrer dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et je vous en donnerai la possession, moi, Yahvé ». Moïse rapporta ces paroles aux Israélites, mais ils ne l'écoutèrent pas, parce qu'ils avaient l'âme aigrie par leur dure servitude.

Alors Yahvé s'adressa à Moïse en ces termes : « Va, parle au pharaon, au roi d'Egypte, pour qu'il laisse sortir de son pays les Israélites ». Moïse prit la parole et dit : « Les Israélites ne m'ont pas écouté ; comment le pharaon m'écouterait-il, moi qui n'ai pas la parole facile ? » (3)

VII, 1-7. Yahvé répondit à Moïse : « Vois ; je vais faire de toi un dieu pour le pharaon, et Aaron, ton frère, sera ton prophète. Toi, tu lui diras tout ce que je t'ordonnerai ; et Aaron, ton frère, parlera au pharaon, pour qu'il laisse sortir les Israélites de son pays. Mais j'endurcirai le cœur du pharaon, et je ferai des signes et des prodiges en grand nombre dans le pays d'Egypte. Le pharaon ne vous écoutera pas ; alors je porterai la main sur les Egyptiens et

(1) Les deux derniers mots hébreux : *et Dieu connut* ne donnent pas de sens satisfaisant dans le contexte. — (2) Leçon des versions anciennes, préférable à celle du texte hébreu : *je ne me suis pas fait connaître...* — (3) Nous laissons tomber le v. 13, puis les v. 26-30, dont l'insertion est une conséquence de l'introduction de la généalogie des v. 14-25, que nous écartons aussi.

je ferai sortir mes armées, mon peuple, par de grandes manifestations de ma justice. Les Egyptiens reconnaîtront que je suis Yahvé, quand j'étendrai ma main sur eux et que je ferai sortir du milieu d'eux les Israélites ». Moïse et Aaron obéirent : ce que Yahvé leur avait ordonné, ils le firent. Or Moïse était âgé de quatre-vingts ans, et Aaron de quatre-vingt-trois ans, lorsqu'ils parlèrent au pharaon.

Bien que l'ordonnance actuelle du Pentateuque donne à croire qu'il s'agisse là d'une seconde vocation de Moïse, survenue en Egypte à un moment où celui-ci était découragé, nous avons affaire, de toute évidence, à une nouvelle version de sa vocation initiale. Et c'est la version du document sacerdotal P.

L'auteur a repris et complété la théorie évolutionniste de la révélation de l'Elohiste : aux patriarches, Dieu s'était fait connaître sous le nom de El-Chaddaï ; ce n'est qu'à Moïse qu'il a communiqué son vrai nom, Yahvé. Ceci fait partie d'une conception plus vaste, d'après laquelle la révélation s'est opérée en quatre étapes, coïncidant avec la promulgation par Dieu de lois qui visaient un cercle chaque fois plus restreint d'intéressés, et dont trois sont expressément appelées des « alliances » octroyées par Dieu [1] : l'humanité durant la période allant de la création au déluge, l'humanité nouvelle issue de Noé, Abraham, auquel fut faite la promesse que sa postérité posséderait le pays de Canaan, alliance dont le signe fut la circoncision, enfin Moïse, qui sera l'organisateur du culte et le législateur.

Moïse n'est plus le jeune homme des autres traditions : il a quatre-vingts ans à son entrée en scène ; on ne nous dit absolument rien de sa jeunesse, ni du cadre, ni de l'occasion et des circonstances de cette rencontre entre Dieu et Moïse ; l'initiative en vient uniquement et directement de Dieu, qui s'annonce à l'improviste et se présente au vieillard : « Je suis Yahvé ». Pas un mot d'explication, ni, chez Moïse, la moindre trace de surprise ou de curiosité.

C'est en vertu de l'alliance accordée aux pères, et qui est sa chose à lui, un don fait généreusement et librement, une part essentielle d'un plan qu'il a élaboré en souverain maître du monde et du temps, c'est en vertu de cette alliance que, loin de rester insensible aux souf-

(1) Il est significatif que, pour parler de ces alliances, P se serve avec prédilection de verbes tels qu'instituer ou donner. Une alliance n'est pas un pacte juridique entre deux parties librement consentantes, mais un statut établi par un acte souverain de Dieu et qui ne peut être ni discuté ni repoussé par ceux à qui il est destiné ; cependant il engage à fond les deux parties et règle leurs rapports mutuels. Une telle « alliance » a un caractère transcendantal.

frances et sourd aux cris de son peuple asservi, il a écouté les plaintes des opprimés. Non pas qu'il ait jamais oublié son alliance, qui impliquait tout le déroulement subséquent de l'histoire de la descendance des patriarches ; le narrateur aurait estimé cette supposition blasphématoire ; il veut seulement dire que l'intervention actuelle de Dieu est une conséquence non pas des appels au secours des Hébreux, mais de l'alliance ancienne ; Israël pouvait la croire oubliée, périmée ou inopérante, pour Dieu elle était encore intacte, en pleine vigueur.

Cela étant, il charge Moïse de faire sortir d'Egypte le peuple. La vocation proprement dite est rapportée avec une brièveté extrême et est présentée comme un simple effet de l'alliance ; en soi elle n'intéresse pas l'auteur : peu lui importe ce qu'elle a été pour Moïse lui-même, en qui il ne voit que l'organe de transmission, nécessaire sans doute, mais qui obéit mécaniquement ; l'homme Moïse le laisse indifférent. Cette vocation se ramène à ceci : sans préambule, Yahvé ordonne à Moïse de *dire*, de sa part : « Moi, Yahvé, je vais vous libérer... » (v. 6). L'envoyé n'est qu'un pion que le divin maître de l'histoire déplace sur l'échiquier. Aussi n'est-il pas étonnant que les perplexités, les objections et les résistances de Moïse soient complètement passées sous silence.

« Moïse rapporta ces paroles aux Israélites. » On dirait vraiment qu'il se trouvait à portée immédiate du peuple. Non seulement il n'éprouve aucune hésitation, mais de la faculté qui lui eût été conférée de faire des prodiges il n'est nullement question, non plus que d'un porte-parole qui lui eût été adjoint. Sans autre titre que la certitude d'avoir été envoyé par Yahvé il transmet aux Israélites le nom nouveau de Dieu et ses promesses... Et voilà qu'il essuie un échec radical ! Ses frères ne l'écoutèrent pas, car ils étaient démoralisés, aigris, incapables de croire, à cause de l'accablement de la servitude. L'auteur P s'écarte ainsi délibérément des traditions antérieures, apparemment dans la pensée de donner plus d'éclat à l'œuvre de Moïse, qui dut l'accomplir au milieu de l'indifférence et de l'incrédulité des bénéficiaires. Ce peuple était dégénéré au point que ni le souvenir des promesses faites jadis à Abraham ni leur renouvellement actuel et l'arrivée de celui qui devait les réaliser ne pouvait plus le toucher, réveiller sa foi, son attente, son espérance !... C'est la grandeur de l'œuvre de Dieu lui-même que l'écrivain a cru exalter ainsi. Mais c'est là une illustration typique des libertés qu'il prend avec la tradition, et du caractère souvent tendancieux de son récit.

Un nouvel épisode, amené lui aussi sans transition, se déroule entre Yahvé et Moïse seuls. Combien de temps après l'échec ? Où cette seconde rencontre eut-elle lieu ? Comment Yahvé a-t-il « parlé » à Moïse ? Autant de questions laissées sans réponses. L'important est que Moïse reçoit une nouvelle mission : cette fois, c'est au pharaon en personne qu'il doit s'adresser pour lui demander l'élargissement des Israélites ! Plus question de sacrifice réclamé par le Dieu des Hébreux et qu'ils ne peuvent lui offrir que dans un certain sanctuaire situé au désert à trois jours de marche. C'est peut-être parce qu'il réprouvait la fausseté de la demande dictée à Moïse que l'auteur a remplacé ce trait par un autre ; peut-être aussi a-t-il été poussé de nouveau par le désir d'accumuler les difficultés sous les pas de Moïse afin de faire éclater d'autant plus la puissance de Dieu qui se joue des obstacles.

Mais, cette fois, Moïse élève une objection ou, tout au moins, il ne comprend pas. Si les Israélites n'ont pas voulu se laisser convaincre, comment le pharaon obtempérerait-il à l'ordre divin ? Et puis, ajoute Moïse, je suis incirconcis de lèvres, je n'ai pas la parole facile. C'est son insuccès auprès des siens qui lui a révélé son inaptitude à parler, à convaincre. Dieu, alors, comme dans le récit E, donne à Moïse un assistant en la personne d'Aaron, de trois ans son aîné. Mais il y a une nuance. D'après E, Yahvé dit à Moïse : « Tu seras Dieu pour Aaron », tandis qu'ici Yahvé dit : « Tu seras Dieu pour le pharaon, et Aaron sera ton prophète ». Moïse paraîtra donc devant le roi revêtu de la toute-puissance divine, grâce à laquelle il commandera en maître à la nature elle-même ; et Aaron parlera pour Moïse. Jamais ailleurs notre auteur ne lui attribue ce rôle, et c'est toujours Moïse qu'il fait parler devant le pharaon.

Quoi qu'il en soit, il serait contraire à sa pensée de voir dans cette démarche une tentative pour décider finalement le roi. Elle est bien plutôt destinée — c'est Dieu qui le déclare au verset 3 — à provoquer son obstination et à aggraver son endurcissement ; c'est par ses effets négatifs qu'elle doit concourir au but voulu de Dieu, la manifestation de la force et de la gloire de Yahvé, qui éclatera quand, en dépit de la résistance poussée au dernier degré du pharaon, il fera sortir d'Egypte à main forte les Israélites. Le roi ne sera pas convaincu même par le langage des signes, qui pourtant devraient lui faire pressentir la présence d'une puissance supérieure, et des prodiges, qui ne manqueront pas de l'étonner et de l'effrayer. C'est que le refus du pharaon est une chose décidée par Dieu qui, à son insu, lui dictera

ses paroles et son attitude ! Alors, quand les jugements de Yahvé se seront déployés contre l'Egypte, il fera sortir « ses armées, son peuple, les Israélites ». Le motif de l'endurcissement du cœur du pharaon par Yahvé figurait déjà dans le premier récit, mais il semble plutôt que ce fût là une naïveté du narrateur ; ici, nous avons affaire à une conception élaborée et faisant partie d'un système. Comment l'auteur P concilie-t-il ce déterminisme avec la responsabilité de l'homme?

On le voit, si l'écrivain sacerdotal a suivi surtout le récit élohiste, il a fait preuve d'éclectisme et il a usé de beaucoup de liberté envers son principal modèle. Non seulement il a dépouillé l'histoire de tout pittoresque — il est coutumier de ce genre de mutilations —, mais il l'a introduite de force dans un cadre qui, si grandiose qu'il paraisse, n'en est pas moins artificiel, né des spéculations d'un esprit à la fois ingénieux et prévenu. Nous ne pouvons pas considérer comme conforme aux faits historiques et à la vérité psychologique sa manière de raconter ces événements et de dessiner les personnages. Ce qui ne signifie pas du tout que son récit soit dépourvu d'intérêt : il montre comment, près d'un millénaire après Moïse, certains milieux en étaient venus à concevoir sa personne et son rôle et à corriger hardiment la tradition pour l'adapter à leurs idées. Combien serait fausse, et pauvre, l'image que nous nous ferions de Moïse, de sa vocation en particulier, et de tout le passé d'Israël, si nous en étions réduits au seul récit, contrefait, qu'en a donné notre auteur ! Il serait du reste excessif, et injuste, de l'accuser de falsification ; en toute bonne foi, il a voulu montrer comment il fallait *interpréter* les vieilles histoires ; l'orthodoxie dogmatique, ou ce qui lui paraissait tel, avait à ses yeux plus d'importance que la vérité historique et psychologique, et cette partie de son ouvrage est consciemment tendancieuse. Au lieu de se laisser instruire par l'histoire, il a voulu la faire servir à ses fins.

Ce récit nous fait donc connaître les idées, les doctrines d'une certaine école ; mais, pour pénétrer dans le mystère de la vocation de Moïse, c'est aux autres traditions que, résolument, nous accorderons la préférence.

* * *

La multiplicité et la diversité des traditions bibliques montrent à quel point, au travers des âges, on éprouva le besoin, le désir de comprendre la personnalité, à la fois mystérieuse et puissante, du « prophète par qui Yahvé fit monter Israël hors d'Egypte », comme dit

Osée (XII, 14), à quel point aussi on se rendait compte de la difficulté de sonder jusqu'au fond l'expérience dont pourtant tout le reste dérivait. Et nous ne pouvons que nous féliciter de cette multiplicité et de cette diversité grâce auxquelles le vrai visage de Moïse nous apparaît mieux.

*
* *

La vocation des prophètes ne doit pas être isolée de leur ministère. Il en est de même en ce qui concerne Moïse. La tâche concrète, historique, qu'il reçut en même temps que la révélation qui transforma sa vie consista à faire d'Israël le peuple de Yahvé ; et il s'y donna tout entier. Nous avons essayé de reconstituer cette vocation ; mais nous n'avons pas encore atteint la région la plus secrète de son expérience la plus intime. Il y a peu d'années, un théologien bâlois, M. Eichrodt, écrivait ces lignes d'une justesse remarquable : « Une chose est évidente : cet organisateur sans puissance politique proprement dite, ce chef de peuple qui n'est pas qualifié pour le conduire à la guerre, cet ordonnateur du culte qui est dépourvu du caractère sacerdotal, ce fondateur et prédicateur d'une religion nouvelle qui ne prédit pas l'avenir, ce faiseur de miracles qui est tout autre chose qu'un magicien, nous met d'emblée en présence d'un fait : la religion d'Israël n'est pas le fruit d'une tradition soigneusement conservée et sans cesse enrichie d'apports historiques nouveaux ; elle n'est pas non plus le produit de la sagesse et de la réflexion d'une caste de professionnels ; mais elle fut une *création de l'Esprit*, qui souffle où il veut et qui, sans égard pour nos normes, unit chez des personnalités richement et exceptionnellement douées des contrastes, en vue d'une œuvre puissante et génératrice de vie. C'est-à-dire qu'*à l'origine de la religion israélite il y a le charisme*, le don proprement individuel fait à une personne » [1]. On ne saurait mieux dire. Ce charisme, mis en réserve pour un seul individu en vue de la gloire de Dieu et pour le service de la communauté des croyants, ce don, unique et sans pareil, de la grâce de Dieu, voilà ce que Moïse reçut lors de sa vocation ; l'heure de la vocation fut celle où Moïse, le berger, devint une créature de l'Esprit.

William-A. GOY.

(1) *Theologie des Alten Testaments*, I, 1933, p. 151 s. Nous rendons librement la pensée de l'auteur.